



Poati.
Porte-moi

Impression : Inore groupe impression
Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 2014
ISBN : 978-2-9550819-0-7
Éditions Respire.

Maquette par le Studio :13 [2points13.fr]
par Clémence Brunet & Simon Dupont-Gellert

A l'enfant du monde...

la case

Premier chapitre

Dagil vivait près du fleuve Kouilou, pas très loin du fleuve Congo. Il aimait vagabonder sur les longues bandes d'herbes. Là où la terre couverte de roseaux et de broussailles cachait parfois un boa. Dagil se levait tôt pour regarder le soleil sortir de l'eau. Quand il marchait sans faire de bruit, il pouvait observer un boa enlacé le tronc d'un arbre. Il aimait cette manière de faire, lente et élégante.

la case

Dagil, depuis la guerre, vivait avec sa mère Losso, dans une petite case en planches de bois. La cuisine était à l'extérieur, et une grande pièce servait à tout. Parfois les murs tremblaient lorsque à la saison des pluies, l'eau courbait les arbres et la toiture tressée avec du bambou. Et pourtant, Dagil y était heureux.

Losso était une jeune femme tranquille et solitaire. Quelques années auparavant, lorsque le père de Dagil était mort à cause de la guerre, elle avait quitté Brazzaville et s'était mise à vivre ici.

De temps en temps, Virginie venait de Diosso pour parler avec eux. Elle disait qu'ils avaient tort de s'éloigner du village. Cet endroit était un peu trop désert, surtout avec la maladie de Losso et un enfant en âge d'aller à l'école.

Dagil et sa mère s'en moquaient. Ils étaient bien tous les deux, comme ça simplement. Ils appréciaient la compagnie du soleil, de la pluie et de la nature toute entière. Et l'on pouvait voir dans les roseaux, un enfant de six ans, traîner ses pieds nus ou faire l'équilibre sur une branche que le vent avait posée là, par hasard. Dagil aimait se tenir toute la journée, assis, au bord du fleuve Kouilou. Il imitait le claquement de bec des oiseaux.

Il reproduisait le grincement de dents d'un singe perdu, affamé et accroché à un palmier. En grandissant, Dagil en ressentait un frémissement dans son corps et un grand enchantement de son esprit. Parfois, il rêvait d'être né oiseau, boa ou chimpanzé.

Losso aimait prendre son fils par la main pour le guider et lui expliquer la beauté, mais aussi les dangers de ce fleuve sauvage. Le soir, ils regardaient ensemble, tout au bout du chemin, les envols d'oiseaux qui se regroupaient et partaient dormir dans leurs nichoirs. Puis, il fallait rentrer les cinq poules dans la pièce commune car le boa que Dagil aimait tant, pouvait les avaler et le manque d'œufs se ferait sentir.

L'enfant pensa à ses animaux préférés, le boa, les oiseaux, les singes qui n'avaient besoin que de cet endroit pour vivre.

Et cela le rassurait.



à la rencontre

Deuxième chapitre

De temps en temps, à la saison sèche, Losso et Dagil descendaient le fleuve dans leur petit bateau. Ils passaient par Nkayi, petit village riche en couleurs, pour accoster près du pont et faire des échanges à Pointe Noire. Losso se procurait des tubercules de manioc, des conserves, des cordes, du fil à pêche et quelques habits pour son fils en échange des Mboto qu'il pêchait et que Losso fumait.

Ils ne manquaient jamais de s'arrêter chez le grainetier pour choisir tout ce qui pouvait pousser dans le jardin.

Au retour, quelquefois, des événements attristaient l'enfant. Ils rentraient à la tombée de la nuit, au moment où des chimpanzés allaient trouver un endroit pour dormir. Des chasseurs qui profitaient de ces déplacements, poursuivaient les singes. Ils les repoussaient dans un filet accroché à un arbre et tendu à perte de vue. Les chasseurs étaient tous là, en aval du piège, à regarder ces animaux se débattre pour échapper à la mort. Losso ne voulait pas les voir. Elle savait que ces hommes-là avaient fait pire encore. Souvent le lendemain Losso préparait le manioc, en le raclant sur une planche pour en faire une belle pâte bien blanche. Dagil aimait regarder cette manière de faire si précise.



Un soir, Dagil trouva tout ému une famille de jeunes chimpanzés, déjà bien poilus, mais sans parents. Il chercha les couples, en dénicha un, criblé de plombs. Furieux, il décida d'élever lui-même les petits. Losso le mit en garde. Les chimpanzés n'aimaient pas la compagnie des hommes et ne pouvaient pas survivre sans leur mère. Dagil prit les trois rescapés et les rapporta plus près de la case. Un des nziku était assez vigoureux. Les deux autres, si faibles, ne pouvaient même pas soulever leur tête pour être nourris. Au matin, ils étaient morts. Le troisième semblait moins mal en point. Dagil le nourrissait de miel, de feuillages et d'insectes.

Il repérait une fourmilière,
mettait des fourmis dans une boîte en fer et
l'apportait à l'animal meurtri.

- On me prendrait pour son père ? Disait-il.

- Mais c'est ce que tu es pour lui maintenant,
puisque ses parents sont morts, avait dit Losso.

Dans la nuit, Dagil continua à veiller sur le
petit animal. Il avait enroulé le
bébé chimpanzé dans une natte de la case pour
qu'il ne reste pas dans l'humidité. Souvent,
il essayait de lui donner de l'eau en la faisant
couler dans la gorge du malade. Il ne dormit
pas, jusqu'à ce que Losso lui dise fermement
qu'il était l'heure d'aller se coucher. Il laissa
donc le chimpanzé dehors. Plusieurs fois dans
la nuit, il regarda par l'embouchure, pour voir
si le petit ne tremblait pas. Il fallut sept jours
pour que le chimpanzé se tienne sur ses pattes.

Un matin Dagil le trouva debout près de la
case. Il était guéri.

C'est ainsi que Lubika vint vivre
avec Dagil et Losso.





Le singe Lubika

Troisième chapitre

Les deux humains avaient construit une cache au bord du fleuve pour l'animal. Des planches enfoncées et surélevées à la surface, étaient recouvertes de branches et de feuillage. Là, Lubika n'aurait rien à craindre des chasseurs et des autres animaux qui souvent cherchaient à ennuyer les jeunes chimpanzés. Il était bien installé. Pourtant, il se tenait penché, comme s'il attendait la venue d'autres chimpanzés. Alors, il criait et faisait inlassablement le tour de son parc de fortune. Il s'arrêtait quand Dagil, les mains pleines de feuilles de papayer, s'approchait de lui. Là, il reconnaissait l'enfant comme son compagnon de jeu. Alors, petit à petit Dagil pouvait doucement le toucher et lui parler.



- Tu l'as apprivoisé, avait dit Losso en regardant le sourire de son fils.

Au bout de quelques semaines, Dagil fit même un trou en ôtant deux planches pour que l'animal, qui avait grandi, puisse vagabonder dans les profondeurs de la forêt. Il n'allait jamais bien loin, comme si son repère était la case des humains.

Lubika et Dagil avaient leurs habitudes pour se reconnaître. Par exemple, chaque matin, l'enfant ouvrait grand le rideau de l'entrée et faisait trois ou quatre fois le tour de la case. Pour Lubika c'était un signal. Il arrivait, tête en avant, pour s'allonger lourdement sur le pas de la case. Il attendait sa nourriture préférée en tapant du pied sur le plancher. Son poil était de plus en plus brillant.

- Voilà des branches d'arbres tendres, lui disait Dagil.

Et l'enfant chantait tout en s'approchant de son ami :

- des baobabs, des corossoliers, des avocatiers, des palmiers à huile...

et Lubika lui répondait avec des grognements, des soufflements et parfois des gémissements. L'enfant et le chimpanzé entamaient un chant qui n'appartenait qu'à eux. Losso alors qu'elle étendait son linge sur les branches basses d'un manguier, les observait et était émue de cet amour-là, entre son fils et l'animal. Dagil venait souvent aider sa mère.

Il n'aimait pas quand elle levait les bras car il savait que ces efforts-là pouvaient l'affaiblir et l'obliger à s'allonger pendant plusieurs heures. Devant la case, Lubika construisait son habitat avec des branches de palmiers, des feuilles de papayes et de manguiers bien entrelacées. Dagil, à l'aube, aimait le voir prendre une pierre pour écraser une noix de coco ou utiliser un bâton pour récupérer les fourmis ou les termites dans leur nid.

Un matin Dagil appela sa mère :

- Maman, maman, viens vite.

Losso accourut, pensant que Lubika n'était plus là. Elle rit devant le spectacle que lui montrait son fils. Le singe dans une posture physique qui ressemblait à Losso, était au milieu de la cuisine avec à la main la grosse cuillère loto, qui trempait dans une marmite toute noire.

Il avait une expression faciale et un comportement qui pouvait laisser penser que le repas ne serait pas prêt à l'heure.

Comme si le chimpanzé avait compris l'admiration des humains à son égard, il sembla, à la mère comme au fils, qu'il leur souriait.

Et Lubika grossissait ; surtout ses oreilles et sa bouche paraissaient de plus en plus grandes au fur et à mesure qu'il grandissait. Dagil aimait toucher son poil ventral qui était très doux et deux fois moins épais que sur le dos.

Il avait même demandé à sa mère de lui acheter des pots de peinture, l'un brun foncé et l'autre un peu plus clair. Il voulait peindre la case aux couleurs de l'animal.

Plusieurs fois Dagil avait surpris l'animal assis sur un tronc d'arbre à regarder au loin du côté de la forêt équatoriale. Il aimait imiter Lubika devant Losso. Elle

riaait de voir son fils se transformer en chimpanzé.

Virginie, qui venait de plus en plus souvent apporter des médicaments à Losso, admirait l'animal. Lubika, répétait parfaitement bien les scènes où Losso tombait, ou bien celles du miroir quand la jeune femme s'apercevait des tâches de plus en plus grandes sur sa peau.

A ce moment-là, il avait la même mimique effrayée que Losso.

Trois saisons étaient passées.

Un jour de septembre, alors que Virginie venait de les quitter, Losso parla fermement à Dagil.

- Il va falloir que Lubika retourne à la nature, qu'il apprenne à trouver sa nourriture et qu'il soit près des siens.

Dagil ne comprit pas tout de suite ce que voulait dire sa mère.

Mais il savait que, quand Losso avait pris une décision, rien ne la ferait fléchir. Dagil, malgré la pluie, passa la nuit à regarder Lubika. L'animal semblait joyeux... même s'il était seul, sans ses parents et sans copains.

Dagil pensa que sa mère et lui vivaient bien. Tous deux ici, ils étaient heureux. Parfois, pourtant, il ressentait comme un vide autour de lui, surtout depuis que Virginie avait, un jour, amené sa petite fille. Ils avaient tant joué dans les arbres qu'il avait oublié de lui demander son prénom. Dans ses rêves il l'appelait buku comme les champignons qu'ils avaient trouvés par nappe en fin d'après-midi.

Quelques jours après, Losso, Dagil et Lubika partirent tous les trois en direction de la forêt. Ils marchèrent environ dix kilomètres en amont du fleuve. Ils s'arrêtèrent dans un endroit précis qu'avait repéré la mère comme étant un refuge pour les chimpanzés. Avant de défaire la lanière de l'animal, Dagil mit sa tête sur le ventre de Monsieur Lubika qui eut l'air surpris.

Le singe regarda l'enfant et sa mère assis devant lui.

Chacun se dévisageait tour à tour.

Tous les trois restèrent un long moment écrasés par le poids de leur propre silence. Puis Dagil libéra Lubika qui ne comprenait pas ce qui se passait.
- Il faut que tu partes, dit l'enfant en poussant violemment l'animal vers le large.

Le singe ne comprenait toujours pas mais devant les gestes et la volonté de l'enfant, il trouva l'énergie pour s'éloigner. Puis il revint par trois fois. Losso le chassa en interdisant à son fils de le caresser.
- Prends garde à toi ! cria l'enfant, en essuyant ses larmes.

Dagil leva les yeux au ciel et les oiseaux qu'il avait tant regardés autrefois étaient toujours là.



la décision

Quatrième chapitre

Dagil et Losso passèrent la journée sans parler, à pêcher le malangua. Plusieurs fois, Losso, d'une voix que Dagil n'avait pas reconnue, avait dit :

- Oh, hé, je me demande comment va notre ami ; sûrement comme un oiseau dans les branches de cette vaste forêt !
- Oui sûrement, avait soupiré Dagil, qui regardait tristement son bouchon rouge.

Vers le soir, ils prirent le chemin du retour. Losso, avec un grand soupir dit à son fils :

- Nous avons à parler.

Losso n'alluma pas la bougie en rentrant dans la case. Ils restèrent tous les deux assis l'un près de l'autre.

La femme ne bougeait pas. Puis après un long moment, elle mit sa main sur l'épaule de Dagil.

Elle savait que son fils de sept ans ne pouvait plus vivre là.

Du moins pour le moment.

- Es-tu prêt à partir ?

- Partir où ?

- Pour l'école comme tous les enfants de ton âge.

Dagil, bouleversé, demeura longtemps à regarder autour de lui.

Bien sûr, il savait qu'il fallait grandir, mais c'était trop tôt, beaucoup trop tôt. Il se jeta sur sa natte et sanglota toute la nuit.

Losso n'en parla plus, et les quelques semaines qui suivirent furent heureuses pour tout le monde. Ils allèrent ramasser les plantes qui flottaient sur l'eau du fleuve. Ils marchèrent à quelque distance de là, pour les vendre à bon prix au fermier.

Les porcs adoraient ces herbes que la crue, avec le mouvement de l'eau, arrachait de leurs habitacles pour les faire dériver. Losso et Dagil n'avaient, en somme, qu'à les ratisser sur l'eau.

De plus en plus souvent, Losso s'adossait à « son » arbre.

Elle disait qu'il lui prenait sa douleur et elle l'en remerciait.

Dagil regardait avec inquiétude sa mère maigrir de plus en plus rapidement.

À ce moment-là, il n'avait plus envie de jouer.

l'école

Cinquième chapitre

Un jour, Virginie revint près de la case des bords du fleuve Kouilou. Elle avait de grands sacs pour emporter tous les vêtements et les ustensiles de la demeure de fortune. C'était décidé, ils partaient vivre à Diosso.

Un silence lourd planait au-dessus du fleuve.

Tout d'un coup, Dagil courut pour se réfugier dans la forêt en appelant à tue-tête Lubika.

- Lubika, Lubika, reviens, j'ai besoin de toi !

Toute la matinée, on pouvait entendre les cris de l'enfant faisant écho dans la forêt profonde. Si l'on regardait bien, on pouvait voir un enfant de sept ans courir entre les arbres, se pencher et arracher des fleurs sauvages déjà fanées.

Quand Dagil s'arrêta, il comprit ce qui arrivait. Il pleura en pensant à sa mère. Il sentit qu'elle habitait tout son être...
Il revint vers la case et regarda son fleuve. Puis il se retourna vers Losso :

- Je suis prêt.
- Prêt pour quoi faire, avait demandé Losso.
- Pour partir à l'école !

Tous les trois prirent une fine baleinière où s'entassaient des passagers pour se rendre à Pointe Noire. Ils firent le chemin de Diosso en cent-cent, un taxi. Virginie avait obligé Losso à monter dans le taxi car elle ne pouvait plus marcher, et sûrement pas 25 kilomètres.

Deux jours après, Losso accompagna Dagil dans une école où il resterait, même la nuit.

Ils s'assirent sur un banc recouvert de deux nattes de roseaux finement tressés en damiers noirs et blancs. Au bout de plusieurs heures, Losso se leva et partit sans se retourner.

L'enfant avait l'âge pour comprendre tout cela.



Poati

Sixième chapitre

Dans l'esprit de Dagil et dans son cœur, tout est toujours présent. Ce que dit la pluie, l'odeur de la case, les longues journées de pêche, de cueillette et de bonheur avec sa mère.

Parfois, dans ses rêves, il revoit Losso appuyée à son arbre, lui souriant. Dans ces moments-là, il s'entend lui demander : « poati, porte-moi ».

Quand le vent vient de l'est, il lui semble reconnaître les vibrations et la luminosité de son fleuve. Et toujours, il revoit le visage de Lubika, avec la façon dont l'animal avait pris l'habitude de mimer Losso dans la cuisine.

Et il entend l'écho de la voix de sa mère lui dire :
Poati, habille tout mon être.

Portraits

Dagil

Dagil est né au Congo Brazzaville. C'est un enfant qui n'a qu'une envie : vivre. Il aime la nature, les animaux. Il a vécu quelques temps au bord du fleuve Kouilou, près du fleuve Congo avec sa mère Losso et Lubika, un chimpanzé qu'il a sauvé d'une mort certaine. Maintenant, il habite Diosso et il est heureux dans une école où il apprend à grandir.

Losso

Losso est une jeune femme solitaire. Elle élève son enfant Dagil avec beaucoup d'amour. Elle sait que son fils sera un homme bien. Elle est née à Diosso et appartient à la tribu Vili. A la mort de son mari, elle a été enlevée par un homme qui l'a forcée à être sa femme. Cet individu sans scrupule, avait le Sida et a rendu Losso malade.

Virginie

Virginie est personnel de santé dans le village de Diosso. Elle appartient à la tribu Vili, elle aussi. Accompagnée de son mari, c'est elle qui a libéré Losso de l'emprise d'un individu malfaisant. Virginie pense qu'un homme n'a pas le droit de retenir une femme contre son gré. Jusqu'au bout, elle aidera Losso dans sa maladie.

C'est encore elle qui contactera une association humanitaire afin que Dagil puisse entrer dans une école pour apprendre tout ce qu'un enfant doit connaître.

La tribu Vili

Diosso fait parti du royaume de Loango (pays Vili), près de Pointe Noire. L'emblème du royaume est une main avec sept étoiles sur la paume. « li kanda li koko li simbe mbote sambwali : la paume de la main tient les sept étoiles ». Cette devise revêt à la fois une signification cosmogonique et politique. Pour la cosmogonie, l'on songe à la nature puissante, éternelle, impérissable des étoiles (Mbote), à l'appel de l'infini. Ce que l'on voit en haut dans le ciel comme les étoiles par exemple, on les retrouve en bas sur la terre ou sur le corps humain.

Ces étoiles représentent symboliquement la face du souverain à savoir :

- deux étoiles représentent les yeux du souverain qui veille sur son territoire.
 - deux étoiles représentent les oreilles du souverain qui écoute toutes les plaintes de son peuple.
 - deux étoiles représentent les deux narines du souverain très sensible aux problèmes de son peuple.
 - une étoile représente la bouche du souverain qui lui permet de rendre justice, « c'est l'unique voix qui doit se faire entendre dans tout le pays ».
- De plus le roi est élu pour une durée de sept ans.

Les Européens qui visitent le royaume de Loango sont impressionnés par le caractère structuré, démocratique et organisé de cette société. En effet, on lui reconnaît un pouvoir électif, un gouvernement et un système de contre-pouvoir.

Le Sida

Le sida, AIDS en anglais. Le VIH est un virus mortel parce qu'il détruit au fil du temps notre système immunitaire naturel. Une infection par le VIH reste encore incurable, mais les médicaments actuels permettent d'en ralentir le développement. Si l'on associait jadis systématiquement l'infection par le VIH à la maladie et à la mort, ce n'est plus tout à fait le cas à l'heure actuelle.

La prévention consiste à l'information et l'éducation en particulier l'hygiène et l'utilisation du préservatif. Le traitement est rendu efficace par la combinaison des médicaments qui permettent d'arrêter la prolifération des virus. Mais c'est avant tout la volonté politique et la mobilisation de la société qui ont rendu possibles ces avancées.

Là où l'idéologie fait barrage aux programmes de réduction des risques pour les toxicomanes, là où les préjugés homophobes stigmatisent des pans de la population, les progrès peinent à ce faire sentir.

Le fleuve Congo

Le fleuve Congo est un gigantesque fleuve traversant une bonne partie de l'Afrique Centrale. Dans son lit principal, le fleuve Congo peut mesurer jusqu'à vingt-quatre kilomètres de large. Il est le père de l'immense forêt tropicale qui envahit cette partie de l'Afrique et l'éco-transpiration de la végétation est telle qu'un effet de brume et de brouillard persiste, quelle que soit l'époque de l'année, rendant l'air saturé d'humidité. La faune et la flore d'Afrique Équatoriale lui doivent donc beaucoup de leur diversité et de leur nombre. Finalement le fleuve Congo s'échappe dans l'Océan Atlantique en un large estuaire qui s'étend sur 137 kilomètres avant de rejoindre son embouchure, l'eau douce du fleuve rencontrant l'eau salée de l'Océan à trente kilomètres de celle-ci !

La puissance du fleuve Congo à cet endroit de son cours est telle, qu'à quarante-quatre kilomètres de l'Atlantique, le courant commence à creuser un canyon sous marin qui se prolonge sur deux cent trente kilomètres. C'est la présence de cette gorge sous-marine qui empêche que l'embouchure ne se transforme en delta, comme la Camargue sur le Rhône en France. Le fleuve sauvage Congo mène donc la vie dure aux Congolais... mais pas seulement le fleuve.

La population du Congo Brazzaville est d'environ trois millions d'habitants inégalement répartis sur le territoire national. La densité du pays est l'une des plus faibles d'Afrique avec 7,9 habitants au kilomètre carré. La faiblesse du peuplement résulte de la conjonction de nombreux fléaux tels que la traite négrière pendant plusieurs siècles, mais aussi le paludisme, la maladie du sommeil, le sida et les guerres que le Congo a connues ces dernières années.

Lexique : pour mieux comprendre les mots en Vili dans l'histoire

Susu : poule

Losso : le prénom de la maman veut dire Riz

Nziku : chimpanzé

Capitaine : poisson d'eau douce

Lubika : janvier

Buku : champignon

Poati : « porte-moi ou habille tout mon être ».

Maison d'éditions « respire »

La création de la maison d'édition est la volonté de communiquer sur des cultures différentes, de soulever des préoccupations et de révéler des expériences singulières. C'est aussi de rapprocher des pays d'Afrique et la France afin que chacun, à parité, puisse collecter, produire des écrits et des images révélant sa propre culture ou la culture de « l'autre ».

Dans une démarche humanitaire, citoyenne et de lutte pour le respect de l'être humain, nous produisons des livres avec les équipes locales d'ici et de là-bas.

